



Merwan
le prince du vent

Carl Norac



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Merwan
le prince du vent

Carl Norac



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Toutes les nuits, Merwan songe à son frère qui s'est perdu dans le désert. Un frère aventurier qui a osé s'enfuir pour affronter le pays sans fin, celui des grandes dunes et du soleil brûlant. Plus personne ne l'a revu. Les gens disent qu'il a dû disparaître pour toujours dans la grande tempête qui souffla ce jour-là.

Quand Merwan pense à lui, il sent toujours comme un goût de sable dans la bouche.

Merwan vit avec son oncle depuis que ses parents sont partis travailler en France. Parfois, après un long silence, il lui dit, par défi :

– Un jour, je partirai dans le désert, moi aussi, sur les traces de mon frère.

– Je te l'interdis, répond l'oncle. Contre la force du sable, tu ne serais qu'un petit bout de bois qui craquerait sous son pas de géant.

Merwan s'ennuie. Les autres jeunes de son âge passent leur temps à jouer à la course sur des vélos rouillés ou sur de vieilles motos pourries.

– Ils ne regardent rien et roulent toujours devant eux, comme des bœufs, se dit-il.

Il est quand même impressionné par le plus grand d'entre eux, un garçon qui se promène la tête haute, se fait appeler le Seigneur et prétend qu'un jour, il sera l'homme le plus riche du Maroc.

Souvent, Merwan s'éloigne seul et se promène au bord du désert, à la frontière entre les deux mondes. Il prend du sable et le laisse s'écouler de sa paume, comme si sa main devenait un sablier. À chaque promenade, il essaie d'aller un peu plus loin, pour se sentir étranger à la ville et plus près de lui-même. Peut-être aussi pour préparer un futur voyage. Merwan aime surtout quand le vent se réveille, vient buter contre son corps. Alors, il étend les bras et parle très fort, lance ses mots comme si, quelque part dans l'inconnu, son frère perdu pouvait l'entendre.

Aujourd'hui, Merwan a marché plus longtemps, assez pour ne plus voir le village. Il se sent bien.



Il connaît l'impression de liberté du marin quand il voit la mer partout autour de lui, sans plus aucune trace de terre, de pays. Pour lui, le désert, c'est un endroit secret qui appartient au voyageur. Au fil de ses pas, dans l'oubli des habitudes, c'est comme une île qui avance.

Peu à peu, la brise monte. Merwan lève les bras et parle.

Ce matin, il n'a pas envie de crier : il s'adresse au vent, doucement, en chuchotant. Soudain, il a la sensation que le vent s'arrête quand il parle, se calme pour l'écouter. Il recommence deux fois, dix fois. Le souffle se tait à chaque fois, comme si Merwan était en communication avec l'esprit des éléments. Fasciné, il se met alors à chanter, puis tend l'oreille.

– Incroyable ! s'exclame-t-il. Le vent me répond. J'en suis certain : il s'amuse à répéter dans l'air ma mélodie...

Le soir même, dans son lit, il sourit encore en pensant à son aventure dans les dunes. Il est convaincu de ne pas avoir rêvé.

– Maintenant, je ne me sens plus seul, plus vide en moi. J'ai un pouvoir que les autres n'ont pas, se dit-il. Je ne serai peut-être pas un seigneur. Je serai mieux que ça : Merwan, le prince du vent.

Au fond de lui, il sait que cette journée est un signe : il se sent prêt à partir dans le désert. La peur de la tempête, la crainte de la solitude ne le touchent plus.

Merwan ne traîne plus les pieds, ne promène plus son ennui dans le quartier. Il prépare son expédition, cache une réserve de nourriture, se coud une djellaba, comme autrefois, avec l'espoir que cet habit l'éloignera un peu de la chaleur du jour et du froid de la nuit.

Le Seigneur, qui le croise sur sa moto, klaxonne, puis lui crie :

– Hé ! Que prépares-tu, Merwan ? Chacun te voit marcher vite, te dépêcher. Pour faire quoi ? Tu as des



projets ? Ce n'est pas la peine de t'exciter : quand toi, tu seras encore ici à ramper comme un insecte, moi je serai déjà riche...

Merwan ne lui répond pas : il sait qu'il possède maintenant en lui une force plus grande que les paroles.

Le dimanche matin, l'oncle dort toujours plus longtemps, s'accorde une grasse matinée. C'est le bon moment pour partir. Merwan est décidé : il file comme un lézard entre les maisons et s'avance vers ce nœud de lumière dans l'horizon qui est la porte du désert.

Merwan marche en suivant une ligne droite dans le sable. Tout est calme. Ses pieds s'enfoncent un peu par endroits, mais il ne s'en soucie pas, se sent porté par un désir d'avancer qui le pousse vers le haut, le fait tenir debout. Il sait que son frère a dû partir comme ça, sans se retourner une seule fois.

– Je marche dans tes traces oubliées, se dit-il en pensant à lui.

Merwan a peu de chances de retrouver son frère vivant, après autant de temps, dans cet immense paysage. Mais il va de l'avant, avec la certitude qu'il relève un défi, qu'il réussit à vaincre sa peur, à voir la vie comme un combat et pas simplement comme un ensemble de jours qui se suivent, se ressemblent jusqu'à l'ennui, jusqu'à la mort.

Le désert aujourd'hui est son allié, tant la chaleur est presque supportable et la brise si douce qu'elle se fait caressante pour la peau. Merwan suit aussi du regard le sillage des oiseaux, qui paraissent danser comme des signes de couleur dans un ciel pur et blanc. Le soir venu, fourbu mais heureux, Merwan s'entoure de sa couverture et essaie de dormir avant que le froid ne vienne le troubler.

Cette nuit-là, il fait un rêve étrange : il y voit les mêmes oiseaux que le jour, mais cette fois par milliers. La horde vole vers le haut, vers le fond du ciel, droite, rapide. Arrivés près du soleil, tous les

oiseaux percent l'astre à coups de bec et s'en échappe une poussière brûlante, entre lave et sable, puis une lumière aveuglante qui finit par le réveiller.

Au moment d'ouvrir les yeux, Merwan pousse un cri : il croit qu'un lion vient de le frôler avec ses griffes, prêt à le dévorer. Il se relève d'un coup, sort un couteau de sa poche, mais autour, rien, pas une trace. Il sait qu'il n'y a pas de fauve en liberté dans ce désert : ce doit être un mirage de son sommeil. Sans doute un avertissement.

Il commence à marcher, en buvant quelques lampées d'un thé amer de sa gourde. Il est moins rassuré qu'hier. Le ciel a tonné, très au nord, et c'était dans l'air comme un lointain rugissement.

Dans l'horizon, il aperçoit aussi une trace noire qui s'approche, qui grandit. Bientôt, son regard exercé distingue trois hommes sur des chameaux. Merwan se cache derrière une dune, attend de les voir passer, sans être repéré. Les hommes arrivent, sans porter aucune attention aux alentours. Ils ont l'air pressés.

Merwan ne les comprend pas. Pourquoi se dépêchent-ils ainsi ?

– Je ne sais pas ce qui va m'arriver, mais tout m'invite à la patience. Le temps est suspendu autour de moi, comme si je venais d'entrer dans un œuf de silence.

Merwan marche alors calmement, pareil à celui qui sait où il va. Il observe le sable, étonné de lui trouver un ton plus orangé qu'il ne le pensait. Il prend le temps aussi de se pencher pour ramasser une pierre qui, aussitôt, l'émerveille : elle a été lissée par des années de désert, elle est douce comme une peau, elle ressemble en miniature à un corps de femme aux formes parfaites.

– Machrab, toi mon frère, as-tu connu lors de ton voyage un jour comme celui-ci ? dit Merwan au hasard du désert, sans espérer de réponse.



Il veut croire que cette pierre qu'il remet à sa place a été touchée avant lui par quelqu'un qui avait les mêmes pensées dans son cœur.

L'erreur de Merwan, c'est de croire que les aubes calmes promettent des midis et des soirs aussi doux. Les hommes qui sont passés fuyaient pour un seul mot deviné sur leurs lèvres et dessiné dans l'air : la tempête. Elle arrive d'un coup, sans prévenir, se soulève à la manière d'un lion géant qui sortirait du sable, la gueule ouverte.

Merwan est frappé de plein fouet. Il essaie d'avancer toujours sur la même ligne pour nier l'évidence, mais il tombe d'un coup, comme une bouteille touchée par la pierre d'une fronde. Il tente à présent de se relever, un poids de sable se met à peser sur ses épaules, l'oblige à ployer les genoux.

Il crie, appelle à l'aide, en vain, puis est plaqué au sol une deuxième fois. Le sable tourne. Le sable joue à la danse des morts. Il recouvre déjà les jambes et le bassin de Merwan.

– Je vais fermer les yeux et attendre, se dit-il alors, comme s'il se résignait à se laisser ensevelir, passer de l'autre côté, dans le grand sommeil et rejoindre son frère, sans doute.

Mais à l'instant suivant, il résiste, se souvient soudain de son pouvoir. Il ne crie plus et, contre le vacarme, il se met à nouveau à parler au vent, doucement. De ses lèvres s'échappe même comme un chant, un chant modeste et patient qui pourrait tout changer, tout apaiser.

La tempête ne faiblit pas en l'écoutant. Néanmoins, Merwan constate à sa grande surprise que le sable ne l'enterre plus davantage, ne se pose plus sur lui. À côté de lui, il tournoie, emplit, se démonte. Sur la peau de Merwan, il glisse, comme sur une pierre polie et part voler ailleurs.

Contre toute attente, Merwan arrive à tenir debout et marche. La tempête gronde autour de lui, empile deux colonnes de sable, mais le préserve. Bientôt, ce sont deux murs qui se forment, entre

lesquels Merwan avance, guidé par sa propre voix, sa voix qui le sauve. Il s'en faudrait d'un rien pour qu'il soit noyé sous ces montagnes de grains fins et blessants.

Peu à peu, cependant, la menace semble s'éloigner. Le vent tourbillonne moins, comme s'il se lassait de sa danse et avait envie de déferler plus loin, de changer de paysage.

Quand le calme est enfin revenu, Merwan s'assied. Il passe une main dans ses cheveux ébouriffés et souffle. Devant lui s'est dessiné, entre les parois de sable, une pente, un escalier improvisé. Étrangement, celui-ci ne semble avoir de fond. Merwan voit une faille d'environ un mètre de longueur, qui fait penser à l'entrée d'une grotte. Y aurait-il un lieu caché ici, sous le désert ? Le vent l'aurait-il mené volontairement à cet endroit ? Merwan n'ose y croire, mais il a retrouvé assez de forces pour courir dans cette direction. Sans hésiter, il plonge dans la faille, la tête la première.

Il se trouve alors dans une cavité où il peut presque tenir debout. Il s'avance en tendant les mains et ne touche aucun mur. Il hésite un moment à explorer plus loin : peut-être pourrait-il tomber dans un trou ? Ou pire, avoir pénétré sans le savoir le repère de tous les serpents du désert ? Mais, après avoir échappé à la tempête, il sait que plus jamais dans sa vie il ne reculera.

Au fur et à mesure de sa marche, la lumière du jour visible par la faille s'atténue et le tunnel devient de plus en plus obscur. Cependant, au moment où ses yeux ont l'impression d'une noirceur semblable à la nuit, une autre lumière apparaît.

Merwan s'arrête net, d'étonnement. Cette deuxième lumière ne vient pas de derrière, elle est devant lui, allumée au fond de la pièce.

En s'approchant, la surprise est plus grande encore. Il n'y a pas de lampes, de cierges ou de feux. Face à lui, Merwan contemple un trésor de pièces d'or, d'objets brillants et de pierres précieuses.

Une telle richesse que l'ensemble resplendit de lui-même, avec le peu de lueur venant de la lointaine faille au dehors. Merwan, qui a si souvent fait le tour des marchés et des souks regorgeant de bijoux pour les riches, reconnaît les pierres : des rubis, du lapis-lazuli, du jaspe, des émeraudes, des perles aux reflets lunaires et de petits cônes si étincelants qu'ils ne peuvent être que de vrais diamants. À côté, le décor se découpe en un amas de théières en or, de bracelets incrustés, de colliers. Plus loin, Merwan trouve même des armes : des couteaux, des épées dont les lames transparentes sont posées sur une selle de chameau, elle-même ornée de petites étoiles à la semblance de pépites.

Merwan sait qu'il ne peut emporter toute cette richesse avec lui. Il ouvre son sac, ôte les restes de nourriture pour faire de la place et le remplit à pleines mains, assis, presque couché sur le trésor. Bientôt, son sac devient lourd, si lourd que les coutures craquent. Curieusement, d'abord joyeux d'avoir découvert ce trésor inconnu sous le désert, il ressent maintenant une gêne qu'il a du mal à définir. Est-ce l'abondance d'or qui l'écoeure ? A-t-il l'impression de commettre un vol, de tromper la confiance du vent qui sciemment l'aurait mené ici ? Il ne sait pas. Pourquoi lui a-t-on permis de venir en ce lieu ? La tempête lui paie-t-elle une dette pour avoir tué son frère dans ce désert ? Ou s'amuse-t-elle à le mettre à l'épreuve, à le tenter avec ce qui, d'habitude, peut rendre les hommes fous ? Tant de questions fusent dans la tête de Merwan, peut-être aussi dans son cœur.

– J'avais l'espoir de retrouver un frère, se dit-il en essayant de penser à haute voix. Je crois qu'il doit dormir ailleurs sous le sable, à l'abri du monde et peut-être même des serpents, des scorpions. Il dort de ce sommeil sans rêves, au delà de la vie. Alors, quel est le poids de tout ce qui brille face à sa disparition ? C'est de la poussière pour moi.

Merwan sent que les larmes montent à ses yeux. Il ne veut pas pleurer. Il laisse plutôt la colère



l'envahir, vide rageusement son sac de ses richesses, retourne droit vers la faille de sable et sort.

Dehors, le soleil a repris son empire et Merwan doit appuyer les doigts sur ses paupières fermées pour ne pas être aveuglé. Progressivement, le jour recommence à l'emplir. Il regarde sa montre. Elle est arrêtée. Un grain de sable dans les rouages, sans doute.

– Difficile de demander l'heure à quelqu'un, pense-t-il en souriant. Peu importe, je vais marcher droit dans le sens inverse et cette nuit, je suivrai les étoiles pour ne pas me perdre. Mon frère autrefois m'avait dit comment faire.

La colère s'est tue dans le cœur de Merwan. Il a compris qu'il doit garder en lui, précieusement, la chance d'être en vie. De ce trésor sous le désert, il veut conserver le premier instant de la découverte, celui où toute cette lumière soudainement lui a éclairé le visage. Il a vécu un moment qui honore ce mot trop rare : la beauté.

Ce soir-là, Merwan est confiant : il prend les astres pour guide. Puis, fourbu, il se couche pour essayer de dormir un peu. Mais le froid le perce davantage. Il n'arrive pas malgré la fatigue à s'assoupir. Il doit avoir peur d'être saisi par cette nuit glaciale et de ne plus se réveiller. Alors, il veille. Pour s'évader de sa peau, de sa chair qui frissonne, il revoit les images d'un voyage qui demain prendra fin.

– J'ai vécu une deuxième naissance, songe-t-il. Le désert m'a poussé à chercher au fond de moi autre chose, je ne sais quoi. Dans quelques heures, pour la première fois, c'est en homme que je rentrerai à la ville.

Une matinée de marche encore, et le désert commence à se peupler. Merwan croise des promeneurs, des touristes qui viennent fouler le sable une heure ou deux pour dire : « J'y suis allé ». Plus loin, il aperçoit le sommet du minaret, ce doigt de pierre qui semble montrer un chemin vers le ciel.

En le voyant arriver, l'oncle s'avance droit sur lui, lève la main pour le gifler, puis réprime son geste au dernier moment.

– J'allais prévenir tes parents aujourd'hui, crie l'oncle. Ton père serait rentré de France pour te rechercher. Il aurait perdu son emploi. Toi, tu es parti et tu n'as pensé à rien de tout ça.

L'homme ne l'interroge pas sur sa disparition. Il a compris d'où il vient. Il ne veut pas en parler. Par fierté, il se refuse à dire combien il était inquiet, ni avouer que lui-même, hier, après la tempête, est rentré dans le désert pour le retrouver, l'appeler, aussi loin que ses faibles jambes ont pu le porter. Merwan est content de n'avoir à répondre à aucune question. Son aventure lui appartient.

L'oncle ne lui permet pas d'aller dormir tout de suite. Il l'oblige à se rendre au bureau de police afin de déclarer son retour. Il avait fait lancer un avis de recherche et ne veut pas que des gens prennent encore le risque de partir dans le désert pour le chercher inutilement. Les policiers lui posent toutes les questions auxquelles il voulait échapper. Il répond ce qu'il peut, sans se dévoiler, ment un peu et s'en tire à bon compte, avec des réprimandes. Mais en l'observant, un des hommes se moque de lui. Merwan ne comprend pas pourquoi.

En sortant, il entend un bruit de moto, très proche, et se trouve aussitôt face à face avec le dur des durs, le Seigneur en personne. Celui dont il voulait tant être l'ami est venu vers lui, pour la première fois.

– Rachid et les autres t'ont vu marcher vers le désert et revenir après deux nuits, c'est vrai, ça ?

Merwan se contente de hocher fièrement la tête.

– Je te prenais pour une poule mouillée, j'ai eu tort, lui lance alors le Seigneur en appuyant sur la pédale pour démarrer.

Mais au dernier moment, il ne part pas. Au contraire, il descend de son engin pour regarder

Merwan de plus près. Qu'a-t-il remarqué qui l'intrigue autant ?

– Hé, Merwan, tu as les yeux dorés. Tu t'es maquillé ou quoi ? Non, c'est bizarre, c'est l'intérieur des yeux qui a cette couleur, pas autour. Quel est ton secret ? Qu'est-ce que tu caches ?

Merwan est troublé. Il ne sait quoi répondre. Il dit :

– Ce n'est rien, du sable sans doute. J'ai traversé une tempête et je l'ai regardée en face.

Dès qu'il rentre chez lui, son oncle lui dit :

– Maintenant, va dormir. Demain, je te donnerai du travail. Et lave-toi les yeux avant de te coucher.

Merwan, impatient, court vers le miroir le plus proche. C'est vrai : son regard a bien la couleur de l'or, jusqu'au bord de l'iris. Il se frotte les yeux, les asperge d'eau, longtemps, mais il s'en doutait bien : la teinte est toujours là, scintillante.

– Je sais pourquoi, pense Merwan. Quand je suis entré dans la grotte, j'ai été ébloui par la beauté du trésor. J'ai ressenti à cet instant précis une petite brûlure. C'était ça : mes yeux, d'admiration, ont pris des reflets d'or.

Merwan rejoint sa chambre, jette son sac dans un coin et s'apprête à se coucher, tout habillé, trop impatient de dormir. Mais le sac en tombant laisse rouler un petit objet qui tinte. Merwan le saisit : c'est une perle. Elle a dû rester accrochée dans les coutures quand, pris de remords, il a vidé son butin. Il sourit, la fait miroiter, puis la serre dans son poing et s'endort.

Le lendemain, l'oncle lui fait clouer des clôtures. Un de ces boulots harassants qui fait rêver de la rentrée des classes. Le Seigneur vient tourner aux alentours du jardin, puis lui crie avant même d'arrêter sa machine :

– Quand tu auras fini de faire l'esclave, nous irons nous promener. Tu fais partie de ma bande, voyageur, je l'ai décidé.

Merwan, flatté, abandonne ses outils et monte à l'arrière de la moto qui aussitôt démarre dans une fumée noire. Le Seigneur appuie à fond sur la pédale, pour la frime. La roue fend le sol sablonneux, projette en l'air des graviers. Au tournant de la rue qui mène à la médina, l'engin dérape et les deux passagers roulent dans la poussière. Ils se relèvent, s'inspectent, s'époussettent, puis se mettent tous deux à rire aux éclats.

– La classe, je te dis ! s'écrie le Seigneur. Elle est terrible, ma bécane. Je l'appelle Rossinante, un nom que j'ai trouvé dans un bouquin. Allez, hue !

Tout à coup, le Seigneur s'arrête de plaisanter, intrigué. Il ramasse quelque chose.

– Hé, quelle chance, une perle. C'est une vraie, pas de la breloque. Elle vaut du fric, c'est sûr.

– Rends-la moi, elle m'appartient, intervient Merwan. Elle a glissé de ma poche quand je suis tombé.

Le Seigneur lui tend la perle, n'en reste pas là pour autant. Il l'interroge maintenant, comme s'il avait deviné que son voyage dans le désert cachait une aventure extraordinaire. Merwan se tait, mais il ne peut cependant dissimuler son trouble.

– Nous sommes amis maintenant, lui dit le Seigneur, et toute amitié commence par la franchise. J'ai connu ton frère, il était comme ça.

Merwan finit par se laisser convaincre de parler, tout en pensant que l'autre ne pourra pas croire son incroyable histoire.

Le Seigneur écoute, émerveillé, les épisodes de la tempête et de la grotte cachée sous le désert.

– Il faut que tu m'emmènes là-bas ! s'écrie-t-il dès la fin du récit.

Merwan accepte. Dans sa vie, il a toujours été guidé par les autres. Pour la première fois, c'est lui qui porte la connaissance, c'est lui le voyageur, le découvreur. Le rendez-vous est fixé à l'aube, au lieu-dit de la Fontaine Oubliée.

Après un sommeil lourd, sans rêves, Merwan s'échappe à nouveau de la maison. Son oncle ronfle si fort qu'il peut partir sans crainte d'être poursuivi. Merwan lui laisse un mot, s'excuse à l'avance de sa fugue et affirme qu'il n'y a rien à craindre, qu'il est protégé par l'esprit du vent.

Le Seigneur est à l'heure. Tous deux partent sans attendre. Étrangement, Merwan ne doute pas qu'il retrouvera le même endroit dans l'immense désert. C'est comme si, en lui, s'était inscrit le chemin du trésor.

La journée est chaude et leurs pas s'alourdissent, mais le Seigneur porte bien son nom : il marche la tête haute sans se laisser troubler par le paysage ou par le soleil. La nuit, pour se réchauffer, ils dorment l'un contre l'autre, pareils à deux frères.

Le lendemain, Merwan est persuadé d'être arrivé près de la caverne cachée. Mais le problème, c'est qu'il n'y a pas de tempête pour en montrer la faille sous le sable.

– Alors, toi le prince du vent, que vas-tu faire maintenant ? se moque le Seigneur. Montre-moi ce que tu sais faire, vantard.

Autour d'eux, le vent est très léger. Merwan s'éloigne de quelques pas et se met à lui parler :

– Douce brise, écoute-moi. Je ne te demande pas la colère de la tempête. Je veux seulement que tu me montres le chemin que tu connais, celui qui mène à la beauté.

Ces mots, dans la bouche de Merwan, sont prononcés comme l'on chantonne. Ils ne tardent pas à faire leur effet. Le vent monte aussitôt, par paliers, mais seulement dans une partie du paysage, plus loin, à gauche.

– Suis-moi, c'est par là, j'en suis sûr, crie fièrement Merwan à son ami.

Il peut savourer sa victoire. À quelques mètres d'eux, le sable se soulève et dessine une faille qui mène sous la dune. Merwan et le Seigneur descendent

la pente et plongent à l'intérieur. Le trésor est là, à portée du regard.

À cet instant précis, le Seigneur change d'attitude. Le trésor semble le rendre fou. Il s'approche de Merwan et le frappe violemment au visage :

– Tout cet or est à moi. Tu ne t'es pas servi l'autre fois, imbécile. Maintenant, c'est mon tour.

Il tire deux sacs enroulés de son bagage, pousse à nouveau Merwan pour lui voler le sien. Il sort aussi un couteau :

– Je ne veux pas que tu puisses parler. Je dirai que tu as disparu à jamais, enseveli sous le sable, comme ton frère. Une belle mort, non ?

Merwan esquive de justesse le coup de poignard et s'enfuit en rampant vers la faille. Le Seigneur le poursuit un moment, puis s'arrête et fait demi-tour, comme hypnotisé par la présence du trésor. Avidement, il remplit les sacs de pierres précieuses, d'objets en or.

Dehors, Merwan se met à distance de la faille. Il pense d'abord à appeler le vent pour qu'il enferme ce traître, mais il ne veut pas se réveiller tous les matins dans la peau d'un assassin. Il s'apprête à fuir sans attendre quand, soudain, il entend un cri horrible venir de l'intérieur. Un cri de douleur. Bientôt, le Seigneur sort de la caverne en hurlant. Que s'est-il passé ? Pourquoi a-t-il ainsi les mains sur les yeux ?

– Je suis aveugle ! Aveugle ! répète-t-il.

Merwan s'approche, puis s'arrête net, d'étonnement. Les yeux du Seigneur sont devenus deux pépites d'or dur. Il a regardé le trésor avec trop de convoitise, poussé par la folie d'être riche. Alors, ses pupilles n'ont pas pris simplement les reflets de l'or, ceux de la beauté, mais se sont durcies et transformées jusqu'à le rendre aveugle à jamais.

Le Seigneur court dans le sable, au hasard, perdu dans sa nuit. Merwan le voit partir, puis s'éloigne

à son tour, sans lui parler, même quand il entend derrière lui crier son nom.

Il est décidé à suivre son propre chemin et le vent, en montant doucement, le pousse un peu dans le dos, comme un ami.

Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be

Copyright : Carl Norac

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

D/2022/7823-5
ISBN 978-2-930964-62-1

Né à Mons en 1960, Carl Norac écrit des contes et des poèmes. Sa seconde passion, le voyage, lui fait parcourir le monde, des chaleurs de l'Afrique aux glaces du cercle arctique. De 2020 à 2022, il assure la fonction honorifique de « Poète national ».

Du même auteur :

Poèmes pour mieux rêver ensemble, (ill. Géraldine Alibeu), Paris, Actes Sud junior, 2017.

Poèmes de roches et de brumes, (ill. Arno Célérier), traduction en arabe, Nada Issa, Marseille, Le port a jauni, 2018.

Vent d'hiver. Petites histoires pour réchauffer les jours froids, (ill. Gerda Dendooven), Genève, La joie de lire, 2020.

Poucette, (ill. Claire de Gastold), d'après *La petite Poucette* de Hans Christian Andersen, Paris, Didier jeunesse, 2020.

Lucky Joey, (ill. Stéphane Poulin), Bruxelles, Pastel, 2020.

La poésie pour adultes et pour enfants : le grand écart ?, Bruxelles, Midis de la poésie, 2020.

Un verre d'eau glacée, Châtelet, Le Taillis Pré, 2021.

Piéton du monde, choix anthologique et postface de Gérald Purnelle et Jean-Luc Outers, Bruxelles, Espace Nord, 2021.

Petits poèmes pour y aller, (ill. Anne Herbauts), Bruxelles, Pastel, 2022.

